# Balado Espace 4 : Sandra Margolian en conversation avec Annie Gérin

Un balado réalisé récemment par Espace 4 explore les multiples aspects d’une collection universitaire d’art public et met en lumière le contexte et les objectifs qui sous-tendront le projet de politique sur l’art public de Concordia.

## Transcription

### Aperçu de la balado Espace 4

**Sandra Margolian**: Les gens veulent investir dans des choses qui sont tangibles ou qui seront là de façon permanente, avec lesquelles ils pourront interagir pour toujours. Mais cette idée d’investir dans des choses qui sont intangibles, qui disparaîtront, sauf peut-être par la documentation, je pense que c’est une nouvelle manière de penser à l’investissement en matière de culture.

**[****Musique thème de la balado]**

## Introduction

**Douglas Moffat (hôte de la balado Espace 4) :** Bonjour et bienvenue au balado Espace 4. Dans l’épisode d’aujourd’hui, nous nous entretenons avec Sandra Margolian et Annie Gérin pour discuter de l’art public à l’Université Concordia et de la création d’une collection d’art public.

Sandra Margolian est la première responsable de l’art public de l’Université. La collection d’art public de Concordia est l’une des plus diversifiées des collections d’art public de toutes les universités du Canada.

Sandra Margolian travaille à assurer le maintien à long terme de cette collection sur les deux campus et aussi à aider à développer cette collection en pensant davantage à la communauté.

Elle s’entretient avec Annie Gérin, la nouvelle doyenne de la Faculté des beaux-arts, mais aussi historienne de l’art bien connue pour ses recherches sur l’art public, en particulier sur l’art canadien et soviétique, de même que sur la façon dont l’art est vécu en dehors des espaces traditionnels des galeries.

Merci de votre attention.

Et nous aimerions d’abord reconnaître qu’Espace 4 et l’Université Concordia sont situés sur des terres autochtones non cédées.

La nation Kanien’kehá:ka est reconnue comme étant la gardienne des terres et des eaux sur lesquelles nous nous trouvons aujourd’hui. Et Tiohtià:ke ou Montréal est historiquement connu comme un lieu de rassemblement pour de nombreuses Premières Nations.

Nous respectons les liens continus avec le passé, le présent et l’avenir dans nos relations avec les Autochtones et les autres peuples de la communauté de Montréal.

## Conversation entre Sandra Margolian et Annie Gérin

**Annie Gérin** : Bonjour Sandra. Vous êtes la nouvelle responsable de l’art public à Concordia. Comment avez-vous commencé à vous intéresser à l’art public?

**Sandra Margolian** : Eh bien, en fait, cela a commencé à l’université lorsque je poursuivais mon baccalauréat en beaux-arts à l’Université Mount Allison. L’une de mes professeures, Rita McKeough, nous a demandé de réaliser une œuvre en fonction d’un lieu particulier.

J’ai trouvé qu’il était beaucoup plus intéressant de réaliser une œuvre in-situ et de réfléchir sur un lieu tangible. J’aime que le lieu puisse devenir intrinsèquement lié à une partie de l’œuvre.

**Annie** : Je m’intéresse à l’art public depuis longtemps. Je suis une historienne de l’art. J’ai réalisé un mémoire de maîtrise sur l’art public éphémère pendant les festivals en Russie soviétique, et ensuite j’ai fait une thèse de doctorat sur l’art monumental dans le métro de Moscou.

Après cela, je suis passée un peu de l’art soviétique à l’art public canadien, mais l’intérêt initial que j’avais est resté pendant un certain temps.

Donc, mes recherches ont évolué vers des enjeux comme la création de lieux ou, comment l’art public oriente l’espace, ou participe à l’embourgeoisement.

Notamment, comment l’art public peut-il rendre un espace plus rassurant pour différentes parties prenantes.

Mais aussi, comment parfois il est utilisé par les villes, par exemple, pour déplacer certaines populations. Il y a donc un aspect très politique de l’art public qui m’intéresse et qui est visible dans les espaces publics et il y a aussi un aspect plus invisible.

Donc, les questions de genre, de race et de sexualité, mais également de savoir qui a le droit de mettre en valeur sa présence et de raconter son histoire dans l’art public. Cela a constitué une grande partie de mes travaux de recherche également.

Et puis plus récemment, j’ai été intéressée par l’écriture sur les monuments qui ont été retirés des espaces publics comme la statue de James McGill, par exemple. Dans ce contexte particulier, je m’intéresse au rôle que l’art public éphémère peut jouer en venant perturber les récits de l’art public.

J’aime vraiment l’art public parce qu’il permet aux artistes d’atteindre des publics qui n’iraient normalement jamais dans une galerie, ou qui n’y auraient pas nécessairement accès.

**Sandra :** Oui, en effet, vous vous promenez et soudain vous découvrez quelque chose qui n’est pas nécessairement censé être là, ou que vous connaissez mais vous ne penseriez pas trouver cela là, et cela interrompt votre quotidien.

## Description de la collection d’art public de Concordia

**Annie :**  Avant d’entrer dans le vif du sujet, pourriez-vous me décrire à quoi ressemble la collection d’œuvres d’art publiques de Concordia?

**Sandra :** Eh bien, en ce moment, un mélange d’œuvres permanentes, principalement des œuvres d’art de grandes dimensions, qui vont – en fonction des dates que nous connaissons – des années 1930 à aujourd’hui. La plus récente sculpture au campus Loyola fait deux étages de haut.

Il y a une façade entière d’un bâtiment en verre. Il y a des vitraux qui proviennent de la résidence des Jésuites. Il y a une œuvre de l’Expo 67.

**Annie :** Donc il y a réellement un large éventail de médiums et de formats. Comment pouvons-nous les admirer? Ou plutôt comment pouvons-nous y accéder?

**Sandra :** Ces œuvres sont situées principalement dans des espaces publics auxquels les gens peuvent accéder. Vous n’avez pas nécessairement à aller à Concordia pour les voir. Donc, ces œuvres sont sur les bâtiments, elles sont à l’extérieur des bâtiments, elles sont dans les tunnels du métro. Les œuvres sont surtout composées d’œuvres données, commandées et créées grâce au programme du 1 %.

**Annie :** Mon œuvre préférée ou en fait mes deux œuvres préférées de la collection sont l’ œuvre de [Nicolas Baier](https://www.concordia.ca/arts/public-art/about/nicolas-baier.html) sur le pavillon EV. Donc, le très grand mur-rideau. C’est à la fois immense et délicat et c’est absolument merveilleux. Et également la nouvelle sculpture [Di-Octo II](https://www.concordia.ca/arts/public-art/about/anthony-howe.html), la sculpture cinétique qui est à côté du pavillon Hall.

Pour vous, quels seraient les points forts de la collection?

**Sandra :** C’est amusant de mentionner ces deux œuvres-là. Moi aussi, je veux dire, l’œuvre Di-Octo II est l’œuvre la plus populaire. Elle est devenue un monument je pense. Autant que l’œuvre de Baier, parce que l’œuvre de Baier peut être vue de tout le centre-ville.

J’ai entendu des gens qui travaillent dans des bâtiments, comme à la place Ville-Marie et qui sont en mesure de voir l’œuvre. C’est très triste que ça puisse bientôt être caché par un bâtiment qui est en train d’être construit en face.

Pour Di-Octo II, j’aime qu’il utilise l’énergie éolienne pour bouger et qu’il soit également si délicat. En fait, j’étais très inquiète de voir comment cette œuvre allait survivre à l’hiver à Montréal, mais elle y a survécu. Donc cela fait partie de mes responsabilités de conservatrice de la collection.

Et l’autre œuvre que j’ai trouvée vraiment intéressante est celle [d’Adad Hannah, « Leap »](https://www.concordia.ca/arts/public-art/about/adad-hannah.html), au campus Loyola. Elle est vraiment bien intégrée au bâtiment. C’est toute la façade principale. La façon dont Adad a abordé cette œuvre était intéressante, c’est-à-dire qu’il a fait appel aux personnes qui travaillent à Loyola pour les mettre en scène dans l’œuvre elle-même.

Les gens qui sautent sur la façade du bâtiment sont en fait des personnes qui ont travaillé au campus Loyola.

## Divers aspects d’une collection universitaire d’art public

**Annie :** Je pense que c’est un point vraiment intéressant que vous êtes en train de développer en ce moment sur le fait que l’art public est souvent utilisé pour rendre visible des processus ou des pratiques qui sont en fait cachés derrière les murs du bâtiment. Donc c’est un très bon exemple.

Dans le contexte de l’Université, quel est selon vous le rôle d’une collection d’art publique au-delà ce que vous venez de décrire, au-delà de faire découvrir ce qui se passe à l’intérieur de certains bâtiments?

**Sandra :** Je pense que, comme pour toute sorte de collections publiques, elle peut rendre davantage actif l’espace public, à la fois sur les plans esthétiques et culturels. Elle peut parler de l’histoire et des valeurs du passé ou du présent. Elle peut contribuer à l’identité de la communauté.

Plus précisément, une collection universitaire peut aller un peu plus loin et servir de ressource pédagogique. Elle peut permettre d’être critique envers l’espace qu’elle habite. Et je pense qu’en tant qu’Université, nous sommes prêts à réaliser cela. Cela peut être un point de départ pour susciter le dialogue.

## Forces de Concordia en matière d’art public

**Annie :**  C’est intéressant parce que nous avons beaucoup d’expertise en matière d’art public à Concordia. Nous avons des artistes qui sont vraiment connus pour leur travail dans ce domaine. Je pense à Nadia Myre, par exemple, qui est une artiste autochtone très connue mais aussi professeure d’arts visuels.

Elle a récemment créé une œuvre vraiment magnifique pour la ville de Montréal intitulée « Dans l’attente… » (2019), qui est basée sur le traité de la Grande Paix de Montréal.

Mais nous avons aussi plusieurs étudiants qui possèdent cette expertise. Nico Williams, par exemple, qui a récemment reçu la bourse Bronfman, vient de terminer sa première sculpture publique pour l’hôpital pour enfants Sick Kids de Toronto. C’est aussi un artiste autochtone.

Quentin VerCetty qui a gagné une compétition d’art public à Toronto pour rendre hommage à Joshua Glover, un ancien esclave et un abolitionniste. Donc nous avons cette expertise que nous pouvons utiliser en tant qu’institution.

**Sandra :** Il serait également intéressant pour les professeurs de trouver un moyen d’utiliser la collection pour leurs cours, ou pour que les étudiants répondent aux œuvres qui existent ou les critiquent à travers la création d’art éphémère en plus de créer de nouvelles œuvres permanentes.

C’est important que la nouvelle œuvre ne soit pas uniquement éphémère.

**Annie :** J’aime votre vision d’avoir à la fois le permanent et l’éphémère dans différentes boîtes.

Vous savez peut-être que Concordia va participer à des projets avec le REM (Réseau express métropolitain). Donc c’est 1 % pour le REM, et les étudiants des quatre universités vont être invités à créer des œuvres qui répondent au projet.

Et l’une des discussions que nous avons eues à la faculté est de savoir à quoi cela pourrait ressembler. Est-ce que ça devrait être des œuvres sculpturales plus traditionnelles. Et la réponse a été vraiment intéressante.

Les artistes du son sont intéressés, les musiciens sont intéressés. Mais ensuite, les gens vraiment du côté des arts du spectacle étaient aussi intéressés par une collaboration. Donc, du point de vue de la danse, du point de vue du théâtre. Et je pense que de plus en plus, il y a cette compréhension élargie de ce que l’art public peut être.

Donc nous nous éloignons du monument traditionnel, sculptural, permanent, pour aller vers des formes qui ont cet impact corporel direct dans les espaces publics.

**Sandra :** Les gens veulent investir dans des choses qui sont tangibles ou qui seront là de façon permanente, avec lesquelles ils pourront interagir pour toujours. Mais cette idée d’investir dans des choses qui sont intangibles, qui disparaîtront, sauf peut-être par la documentation, je pense que c’est une nouvelle manière de penser à l’investissement en matière de culture.

**Annie :** Le gouvernement du Québec l’a déjà fait avec le programme du 1 %, donc il y a des modèles intéressants avec ça et cela a vraiment ouvert de nouvelles voies pour les artistes.

Parce que l’un des objectifs de l’art public – je veux dire il y a beaucoup de rôles que l’art public peut jouer, n’est-ce pas? – c’est de créer une sorte de cartographie sociale ou l’ancrage des identités sociales et tout cela. Mais l’un des rôles que l’art public peut jouer est de soutenir la créativité des artistes contemporains – qu’ils soient des artistes émergents ou des artistes établis.

Traditionnellement, l’art public était attribué à des sculpteurs et, de temps en temps, à des céramistes et à des peintres. Mais aujourd’hui, nous sommes en mesure de penser à l’art public de façon très différente à travers l’installation, la performance, les projections, etc.

Mais maintenant, Concordia pense à créer une politique en matière d’art public. Pourquoi maintenant? Qu’espérez-vous que cela va permettre de réaliser?

## Le projet de politique sur l’art public de Concordia

**Sandra :** En fait, c’est une politique et aussi le mandat d’un comité consultatif, ce qui me semble important. Et cela change la façon dont l’art arrivant à l’Université est géré.

Ces dernières années ont été marquées par un énorme changement culturel global et la même chose est en train de se produire à Concordia, ce qui permet au projet d’être réalisé dès à présent.

L’appel à l’action de la Commission de vérité et réconciliation, et le mouvement Black Lives Matter encouragent cette réévaluation des politiques et des pratiques des musées. Cela a mobilisé la communauté artistique et les établissements qui se sont demandé comment il est possible d’assurer l’équité et l’inclusion lorsqu’ils développent leurs collections, comment ils présentent ces collections; comment ils sont gouvernés avec des conseils et des politiques.

J’espère qu’à travers le processus de consultations auprès de spécialistes, de répondants et aussi des consultations communautaires, nous parviendrons à un accord nécessaire.

Mais certains des éléments que je pense que cette politique devrait aborder sont… Eh bien, j’espère qu’elle va donner un cadre pour gouverner le développement et la conservation de la collection que nous avons actuellement; qu’elle permettra d’établir une mission et une vision claires et qu’elle posera sur ce qui est réellement important ou les bases d’un financement permanent pour la conservation, la programmation, la promotion, la gestion des collections et les nouvelles occasions de conservation.

Une politique doit fournir une orientation pour les évaluations et les décisions d’acquisition, l’allocation des ressources et la responsabilité.

Je pense que les acquisitions d’œuvres d’art plus permanentes de femmes, d’artistes autochtones, d’artistes noirs et d’autres artistes de couleur ainsi que d’artistes émergents sont très importantes, car il y a un certain manque de ce côté dans notre collection actuellement.

Vous savez, en tant qu’Université, quand nous décidons d’entreprendre de nouveaux projets ou de nouvelles choses, ces discussions doivent absolument se tenir. Mais ce n’est pas juste une personne qui décide de ce qui entre ou sort de l’Université.

**Annie :** Merci, merci Sandra! Je suis également ravie que la collection devienne plus visible et qu’elle puisse probablement s’étendre avec cette nouvelle politique. Donc, merci beaucoup de vous en charger, et nous serons très heureux à la Faculté des beaux-arts de collaborer avec vous. Merci.

**Sandra :** J’attends avec impatience une discussion de suivi très bientôt. Incroyable. Merci.

**[Musique thème de la balado]**

**Douglas Moffat (hôte de la balado Espace 4):** Merci d’avoir écouté le balado Espace 4. Vous pouvez nous suivre sur Facebook, Instagram, Twitter — @cu4thspace — et partout ailleurs où vous trouvez vos balados.

Le balado est animé par moi, Douglas Moffatt et produit par Anna Waclawek. Rédaction : Chloé Lalonde et Makai Hochro; médias sociaux et soutien Web par Kari Valmestad. Notre musique de générique est une courtoisie de Super Continent. Merci de nous avoir écoutés.